

Si nous sommes présents à l'église de la Madeleine, ce matin, c'est que nous sommes parvenus à l'auberge du Bon Samaritain - ou, pour mieux dire, c'est que nous y avons été conduits par le Christ qui nous a pris sur ses épaules. Comme le Bon Pasteur qui place sa brebis autour de son cou. Comme le Samaritain de la parabole qui hisse cet homme couvert de plaies sur le dos de sa propre monture, pour le mener à l'Auberge de la guérison et du salut.

Car il n'y a là aucun suspense, aucun sens caché et mystérieux : cet homme, roué de coups, dépouillé par les brigands, laissé pour mort au bord du chemin, c'est nous-mêmes. C'est à la fois toute l'humanité et chacun d'entre nous, dans son histoire personnelle - porteur de ces plaies que nous présentons et qui demandent, en urgence, à être soignées et guéries : les péchés et leurs conséquences que l'on nomme « les blessures de l'âme ».

Le péché originel, tout d'abord : certes, il est heureusement détruit par la grâce du baptême ; toutefois, ses cicatrices, toujours rougissantes, toujours sensibles, demeurent en nous : la mort et la souffrance, tout d'abord, qui sont au quotidien le douloureux rappel de la catastrophe des origines. Mais aussi une certaine obscurité de l'intelligence qui a plus de mal à recevoir la lumière de la vérité, une certaine faiblesse de la volonté qui peine à s'élever vers les biens invisibles et retombe avec plus de lourdeur vers le charnel, le matériel, le visible - ce qui explique que la prière, notamment dans les premiers temps de la vie spirituelle, soit loin d'être chose facile à notre âme. Enfin, ce que le catéchisme nomme « la concupiscence » - bien plus vaste que le seul champ de la sensualité ; le mot désigne cette pente au mal que nous avons désormais en notre cœur et qui vient contrecarrer ce désir du bien - désir qui demeure premier en nous mais qui doit désormais composer avec cette tendance contraire. Ce qui explique que nous soyons si souvent divisés et tiraillés.

Tels sont le péché originel et les blessures qu'ils nous laissent. Mais ils ne sont pas les seuls coups, les seules plaies que porte notre âme. Il faut aussi mentionner nos propres péchés personnels qui, même détruits et pardonnés dans le beau sacrement de la miséricorde qu'est la confession, laissent également leur empreinte dans notre cœur. Pourquoi ? Comment ? Parce que nous sommes des êtres de rythme, d'entraînement dans le temps ; et, ainsi, les actes que nous répétons nous modèlent, pour le bien comme pour le mal. Plus je répète un geste, plus je vais l'acquérir avec maîtrise et plus je pourrai le reproduire ensuite avec simplicité, joie et perfection. Cela est vrai de la musique et du sport, de l'artisanat et de l'art mais aussi de la vertu et du vice. Le vice : un mot fort impressionnant, que l'on pense réservé aux grands pécheurs ignobles et libidineux mais qui, en réalité, nous concerne tous. Plus je critique, plus je vais créer en moi une disposition - vicieuse - à facilement critiquer... Plus je rate la Messe dominicale, plus je vais m'habituer à ne plus y aller... Plus je visionne de mauvaises images, plus mon corps est accroc à ce plaisir et ma conscience faible face à tous les mauvais prétextes qui m'invitent à y retourner. Ne

nous y trompons pas : chaque péché grave est une marche que je descends ; et ce n'est clairement pas le même effort, pour notre volonté, d'en remonter une ou d'en remonter vingt, une fois que la mauvaise habitude s'est installée...

Telles sont, ainsi, les blessures que font en notre âme nos péchés personnels. Mais le diagnostic ne serait pas complet si nous ne faisons, enfin, mention, des péchés du prochain et des plaies qu'ils nous infligent. Je ne parle pas ici des péchés du quotidien et de la peine que peut nous faire notre entourage par une parole blessante, une dispute, une offense. Je vise plutôt les blessures psychologiques reçues dans l'enfance et qui ont contribué à modeler l'adulte que nous sommes. Si, pour mille raisons, nos parents ne nous jamais fait sentir qu'ils nous aimaient ; s'ils ont toujours favorisé un membre de notre fratrie à notre détriment, s'ils ne nous ont jamais estimés qu'en raison de nos résultats, de nos performances, sans nous assurer qu'ils nous aimaient pour ce que nous sommes, au-delà des réussites et des échecs, alors tous ces manques d'amour - qui deviennent des péchés s'ils sont conscients et volontaires - nous ont certainement blessés au plus profond de l'âme. Et toute une partie de notre vie d'adulte, de notre rapport au monde, de nos réactions quotidiennes est guidée par ces blessures.

Le nier, le cacher sous un pansement plus ou moins purulent, serait sans doute retarder le moment de la guérison... mieux vaut en prendre conscience et exposer délicatement nos plaies à la lumière et au bon air (de la prière, des sacrements, des rencontres providentielles que Dieu disposera pour nous... l'huile et le vin des bons Samaritains...) : c'est ainsi que nous pourrons, d'une part, pardonner à ceux qui nous ont - volontairement ou involontairement - blessés, et, d'autre part, nous détacher, petit à petit de certaines attitudes qui ne sont pas de nous, qui ne sont pas de notre nature mais conséquences de ces blessures dans notre vie.

A notre tour, surtout si nous sommes parents, professeurs ou éducateurs de toute sorte, en ce jour où nous entendons ce si bel Evangile de la charité qu'est le Bon Samaritain, pesons combien il est important non seulement d'aimer le prochain mais de lui faire sentir notre amour, notre estime, notre écoute à son égard. Immanquablement, certes, il nous arrivera de le blesser... car, nous aussi, nous sommes pécheurs... mais ces plaies resteront égratignures et non entailles mortelles si, régulièrement, nous versons sur elles le baume d'une attention simple, juste, exprimée dans le langage de l'amour que le prochain peut et veut entendre. Et, de la sorte, nous aurons, nous aussi, la joie, de les conduire à l'auberge du Bon Samaritain !